

Le Patriote Français.

JOURNAL COMMERCIAL, LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

BUREAU
du

JOURNAL,
Rue du 25 Mai n. 67.

HONNEUR ET PATRIE!

LE PATRIOTE paraît tous les jours, le lundi et le lendemain de fêtes exceptées. On souscrit au bureau du PATRIOTE, ou on reçoit les annonces, lettres et avis, depuis 10 h. du matin jusqu'à 4 h. du soir. Les lettres et paquets doivent être adressés FRANCO.

PRIX
de

L'ABONNEMENT
3 piastres par mois.

ALMANACH FRANÇAIS.

Mercredi 31 — Prise de Oliva (Espagne), par le général Suchet (1801).

LE BUREAU ET L'IMPRIMERIE du Patriote Français sont transportés, à dater du 1^{er} mai, RUE DU 25 MAI, N^o. 67.

MONTEVIDEO.

Le chef politique et de police du département, d'accord avec l'autorité supérieure, ordonne :

Art. 1^{er}. Trois jours après la date du présent édit, tous les possesseurs, à quelque titre que ce soit, des articles suivants :

Armes tranchantes, ou armes à feu, balles de plomb ou fer, plomb en barre ou de toute autre classe, plomb de chasse et pierres à fusil, lances, pics ou pioches, et pelles.

Présentent à la police une liasse écrite et signée de ce qu'ils ont en leur pouvoir, quels que soit le nombre et la qualité.

Art. 2. La note indiquée par l'article précédent sera présentée double, et une d'elles sera rendue aux intéressés au même instant, après avoir été signée et scellée par la police, laquelle leur servira de preuve d'avoir rempli cette disposition.

Art. 3. Le fait de ne pas manifester les articles indiqués ci-dessus, ou de le faire frauduleusement, sera considéré et traité comme un acte d'hostilité ouverte contre la république.

dulacement, sera considéré et traité comme un acte d'hostilité ouverte contre la république.

Art. 4. Celui qui, par quelque circonstance que ce soit, aura des armes de l'Etat. Les présentera dans le même délai au département de la police.

Art. 5. Le fait de trouver des armes de cette classe dans les habitations, suffira pour que celui qui l'occupe soit sujet aux peines établies contre les actes d'hostilité envers la république, s'il ne justifie à l'instant même qu'il les tient pour le service public, avec autorisation de l'autorité compétente.

Art. 6. Que le présent soit publié par édit et dans les journaux pendant trois jours.

Montevideo, 29 mai 1843.

ANDRES LAMAZ.

COMMUNICATIONS DU GÉNÉRAL RIVERA.

Le général Rivera a son quartier général à Talar; sa dernière lettre est en date du 21 mai dernier. Il a passé le Santa-Lucia à San Ramon et à la barre de Bejiga. L'avant-garde, aux ordres du brigadier général Anacleto Medina, a battu et repoussé partout les avant-postes ennemis. Le 18, l'avant-garde occupait las Puntas del Sauce, et l'armée campa au Pantanos. Le 19, à 2 heures de l'après-midi, une division ennemie, forte de 800 hommes, se présenta en face de l'avant-garde de l'armée nationale qui souffrit contre elle une vive fusillade. Les ennemis laissèrent 15 morts sur la

place; et parmi eux deux officiers; un officier blessé fut transporté à l'hôpital de sang.

Dans la nuit du 19, l'armée nationale couronna les hauteurs de l'estime de la Cenoveva. Le 20, l'ennemi présenta la bataille, avec sa cavalerie, soutenu par une division d'infanterie et plusieurs pièces d'artillerie. Le général Rivera a cru devoir livrer l'armée nationale se repla en bon ordre jusque sur les hauteurs de las Puntas de Canelon Grande. Le même jour, à deux heures de l'après-midi, l'armée ennemie fit halte à l'estance de la Philomèna; où elle a pasé la nuit. L'avant-garde du général Rivera la fatigue de jour et de nuit.

Le général Rivera termine sa lettre en recommandant à la reconnaissance du gouvernement et du peuple oriental les officiers et soldats qui combattent sous ses ordres.

— Le colonel Baez a envoyé à M. le ministre de la guerre les détails de son affaire avec Urquiza; ses communications ne contiennent rien que nous n'ayons déjà inséré.

A. M. PICHON.

Je demanderai à M. le consul général comment il se fait que le nommé Elcheht, le pignol de naissance, reçoive de lui une subvention comme Basque Français.

Je me fais tort aussi de lui prouver qu'il a donné également des papelettes françaises à des Basques Espagnols.

Je prie M. le rédacteur du Patriote de vouloir bien me permettre d'employer la voie de son journal pour donner connaissance au public de la teneur de l'article. — E. DUBUT.

FÉUILLETON.

SOUVENIRS INTIMES DU TEMPS DE L'EMPIRE.

PREDICTIONS.

Un soir de l'été de 1839 je me proménais dans les bois de Vincennes non loin du fort, lorsque je remarquai à quelques pas de moi, planté sur une seule jambe, un homme d'une taille élevée, qui s'appuyait d'une seule béquille placée sous son bras droit. Il contemplait cette couronne de petites tourelles à demi ruinées qui servent de parure au donjon. J'examinai attentivement cet homme, car ses traits ne m'étaient pas inconnus. C'était un de mes anciens camarades du lycée Impérial, plus âgé que moi de quatre ou cinq ans. Je l'abordai et lui dis mon nom; il se le rappela parfaitement, mais sans reconnaître mes traits; il y avait trente ans que nous ne nous étions vus. La reconnaissance une fois terminée, nous nous rappelâmes mutuellement avec un vif plaisir les souvenirs de collège qui ne s'affaiblissent jamais de la mémoire.

— Et Saint-Laurent ? lui demandai-je, celui de nos camarades avec qui vous étiez si intimement lié, qu'on ne vous appelait que les *ins parables*, qu'est-il devenu ?

— Il a été bien heureux ! il est mort pendant la campagne de 1814; mais mort général, tandis que moi.....

— Lui, général ! m'écriai-je avec surprise; n'avait-il pas quitté le lycée avec vous, en 1807, pour entrer à Saint-Cyr ?

— C'est vrai ! et tous deux nous en sommes sortis,

en 1809, lieutenans d'artillerie, de la même promotion; mais il a marché plus vite que moi, qui ne marche plus du tout, comme vous voyez. Messieurs les Espagnols ne m'ont pas même laissé de quoi me faire ajuster une jambe de bois; j'en suis réduit à la béquille. Quant à lui, c'est à l'aventure la plus extraordinaire, la plus incroyable qu'il dut un avancement rapide. Je veux vous la raconter au de ces jours, ajouta-t-il en me serrant la main cordialement; si vous me faites l'amitié de venir me demander à dîner sans façon, dans cette petite maison blanche que vous apercevez encore là-bas, à l'extrémité de la place du château. Depuis huit ans je n'y suis retourné.

Je le lui promis, et la semaine suivante, entre le café et le cigarré, mon ancien camarade de collège satisfit ma curiosité en ces termes :

— Puisque vous savez, me dit-il, qu'en 1807, Saint-Laurent et moi nous étions encore, avec vous, au lycée Impérial, que dirigeait alors cet excellent père Champagne, notre professeur, vous devez savoir également qu'à cette époque notre carrière était tracée d'avance : nous ne sortions du lycée que pour entrer à l'école Polytechnique ou à Saint-Cyr, ou enfin dans un régiment de ligne, en qualité de sous-officier, ce qui était la pitié de toutes les perspectives. Ces trois catégories étaient justes cependant : c'était à chacun selon ses œuvres et sa capacité, bien que le saint-simonisme ne fût pas encore inventé. Malgré nos trois années de mathématiques, Saint-Laurent et moi, n'ayant pas été admis à l'école, après nos examens, nous dûmes nous rabattre sur Saint-Cyr; notre admission eut lieu d'emblée. Nous y restâmes deux ans.

Nous comptions déjà parmi les vétérans de la section d'artillerie et cependant nous n'entendions pas encore parler de *tirer nos gûêtres* (1); lorsque l'empereur mit secrètement à la disposition du général Bèlavigne, notre commandant, deux cent cinquante brevets d'officiers, en lui laissant la faculté de choisir, parmi ses élèves; ceux des *sojets* de l'école dignes de recevoir l'épaulette. Vingt-cinq seulement furent désignés pour prendre rang dans l'artillerie; les deux cent vingt-cinq autres allaient être incorporés dans l'infanterie de bataille. Notre équipement devait être livré six jours après; et le septième nous devions quitter l'école. On nous accordait une permission de huit jours pleins pour aller embrasser nos parents; et leur fure des adieux qui trop souvent devaient être les derniers. Nous ignorions encore, à l'école, les intentions de l'empereur et les dispositions prises à notre égard, lorsqu'un matin on nous fit ranger en bataille dans la cour; nos tambours battirent un bal, nous présentâmes les armes, le général Bèlavigne arriva en grand uniforme et fit lui-même aux élèves la lecture du décret impérial. Un cri étourdissant de Vive l'empereur! accueillit cette communication. Puis notre commandant remit à chacun des titulaires, avec son brevet, son livret, sa feuille de route et l'embranchement. Cette promenade dura plus de deux heures; nos tambours durèrent avoir les poignets disloqués, car ils avaient battu un bal pour chacun de nous en particulier.

Notre vieil adjudant-major nous conduisit à Versailles, où ce brave officier, fatigué de nos embrassades et

(1) C'est-à-dire sortir de l'école. Les élèves de Saint-Cyr employaient improprement cette locution.

Le prince de Joinville et l'amiral Napier.

Nous avons examiné avec soin le compte rendu de la séance de la chambre des communes du 3, dans les journaux du 4. Un seul journal, le *Morning Advertiser*, mentionne, dans les termes suivants, les paroles de l'amiral sir C. Napier, relatives à S. A. R. le prince de Joinville. (Il est remarquable que pas un seul des autres journaux n'y fait même la moindre allusion.) Voici la version du *Morning Advertiser* du 4 :

L'amiral Napier. " Mon avis est qu'au lieu de donner toute notre attention aux vaisseaux de ligne, nous ferions mieux d'avoir en mer un grand nombre de frégates. Je me suis trouvé, il y a quelque temps, avec le prince de Joinville, j'étais placé à table près de lui; le prince, comme un jeune homme, s'est mis à parler de la marine (*like a young man*). Il a dit que s'il y avait jamais une guerre entre la France et l'Angleterre, les jeunes hommes de France (*the young men of France*) étaient décidés à ne pas compter exclusivement sur une forte flotte; mais à expédier de petites escadres qui couperaient le commerce maritime d'Angleterre. C'est une idée qui est digne de fixer l'attention. "

— On nous annonce que M. le contre-amiral Turpin est nommé major général de la marine au port de Toulon, en remplacement de M. le contre-amiral Hamelin, qui serait appelé au commandement de la division du Brésil. Enfin M. le contre-amiral Casy, qui a son pavillon sur le vaisseau le *Suffren*, actuellement dans les eaux du Tage, serait appelé au commandement de l'escadre de la Méditerranée, en remplacement du vice-amiral Hugou.

HOPITAL FRANÇAIS.

L'hôpital a besoin d'une compagnie de quarant-hommes d'ambulance. Ils auront exactement les mêmes droits que les légionnaires, à dater de leur engagement. Les Français qui voudraient en faire partie n'ont

de nos poignées de mains, nous donna ce qu'il appelait *la volée*, en faisant pour notre avancement des vœux qu'il terminait toujours par ces paroles : — Et surtout tâchez de ne pas vous faire tuer inutilement.

Dans cette ville, nous nous séparâmes pour aller, par section, faire un excellent dîner et boire du champagne à la santé de l'empereur et de nos maîtres-es futures; après quoi nous nous quittâmes. Bref, six années ne s'étaient pas écoulées que des 250 officiers de la levée de 1809, il n'en restait pas 40; encore n'étaient-ils plus, comme moi, que des débris de combattants.

Quand nous fûmes arrivés à Paris; Saint-Laurent me proposa de passer avec lui le peu de jours que nous avions à y rester. Mes parents habitant la Basse-Bretagne, j'acceptai son offre plutôt que d'aller vivre chez mon correspondant, ancien émigré de l'armée de Condé, qui ne cessait de médire de la jeunesse et de critiquer le mode d'éducation qu'elle recevait dans les lycées et dans les écoles militaires. La famille de mon ami m'accueillit parfaitement. Nous employâmes le temps à parcourir les promenades, à nous montrer dans les cafés, dans les théâtres; nous voulions, comme on disait alors, *jouir de notre reste* et délayer nos uniformes. Et puis il est si agréable de se voir porter les armes à chaque pas! Tout le monde nous regardait: les jeunes gens enviaient notre sort, les mères senies nous plaignaient.

— La famille de Saint-Laurent ayant projeté d'aller le dimanche à Tivoli, je fus de la partie. On se sépara pour visiter par petits groupes ce jardin, qui était alors à la mode. Je restai avec Saint-Laurent. Il donna le bras à sa cousine Eulalie. Ils avaient été élevés ensemble. Je savais qu'ils s'aimaient. Eulalie était ravissante de simplicité et de grâce; ce soir-là, surtout, elle

qu'à se présenter à l'hôpital, rue de Sarandi près le marché où le directeur leur fera connaître les conditions.

FRANCE.

(Paris 6 de mars.)

— Le projet de loi sur les fonds secrets, voté il a trois jours par la chambre des députés, ne tardera pas à être porté à la chambre des pairs. Le ministère a hâte d'en finir avec l'opposition dont on le menace au Luxembourg, comme il en a fini avec l'opposition qui l'inquiétait au Palais-Bourbon. Du reste, M. Guizot ne saurait concevoir aucune alarme sérieuse en se présentant devant la pairie. M. Molé ne se montrera pas envers lui plus hostile que ne l'ont été ses amis de la chambre élective: il se contentera de le combattre par son silence.

— On parle d'une proposition qui serait faite par un député, et qui appuierait l'opposition, tendant à exiger à l'avenir on ne pût être dans chaque département qu'un seul fonctionnaire public. On obtiendrait ainsi une réduction de plus de moitié dans le chiffre de fonctionnaires qui, de cent quatre-vingt-onze, descendrait à quatre-vingt-six, ce qui est au moins suffisant.

Nous savons que, dans la pratique, ce mode de réforme ne sera pas sans présenter des obstacles. Il multipliera les exclusions par la voie du sort au commencement des nouvelles législations, et motivera une seconde édition des élections générales. Reste à savoir si les inconvénients ne seraient pas inférieurs aux avantages.

Ce qui est certain, c'est que le nombre des fonctionnaires dans la chambre est un véritable scandale, et que le ministère n'est plus soutenu par des représentants de l'opinion du corps électoral, mais par des subalternes qui veulent avant tout conserver les chefs d'où dépendent leur position et leur avancement.

(Journal du Havre du 6 mars.)

semblait encore plus jolie que de coutume avec sa robe de mousseline à pois et le petit fichu de soie qui cachait ses épaules. Ses cheveux, d'un blond cendré, étaient emprisonnés dans un chapeau de paille sous lequel brillaient deux yeux dont l'éclat exprimait le bonheur. Une impératrice eût été jalouse d'Eulalie.

En passant devant un bosquet sous lequel il signor *Mirobolando*, physicien et astrologue patenté de Tivoli avait élu domicile, Eulalie pressa le bras de son cousin en lui disant de ce ton qui ne peut admettre de refus: — Oh! je t'en prie, fais-moi dire ma bonne aventure!

— Est-ce que tu n'as pas peur que ce tireur de cartes te prédise un sinistre avenir? répondit Arthur.

— Bon! en sait-il quelque chose? Il me dirait qu'un jour tu viendrais à ne plus m'aimer que je n'en croirais rien.

— Et s'il te disait qu'un jour je serai tué à l'armée? A ces mots, Eulalie éprouva un léger frisson, puis elle répondit en affectant une feinte gaieté: — Oh! je suis sûre que non! Tu reviendras colonel, général peut-être, qui sait! Nous nous marierons et nous serons heureux, car je t'aimerai toute la vie, moi!

Nous nous approchâmes du nécromancien; il y avait presse autour de lui. Nous attendîmes notre tour; enfin le long tuyau acoustique fut placé à la hauteur de l'oreille d'Eulalie. Tandis que Mirobolando lui débitait son répertoire, elle se prit à rire, rougit, puis devint rêveuse. Bientôt une joie folle éclata chez elle, et, enchantée des confidences que lui avait faites le devin, elle s'élança au bras de son cousin, qui commençait à s'impatienter, et nous nous ébaignâmes de la foule.

— Eh bien! que t'a dit ce Rotomago? lui demanda Arthur.

Saint-Pierre, 12 février 1843.

DES ASTRES DE LA POINTE-A-PITRE.

(Suite.)

Vraie ou fausse, on n'attend pas la confirmation de la nouvelle, on se met en mesure d'expédier de suite des secours. Par un mouvement spontané, et sans avoir été proposée, une souscription est immédiatement ouverte à la Bourse; la liste est couverte de signatures, et M. Dulieu, maire de la ville dont la noble conduite mérite les plus grands éloges, peut à peine suffire pour recevoir les offrandes qui pleuvent de tous côtés.

Il fallait cependant pourvoir aux plus pressants besoins des malheureux que le fléau avait épargnés; des vivres sont donnés et achetés, des bateaux sont offerts pour les porter. La nouvelle n'avait été connue qu'à trois heures, et à cinq heures en premier convoi de quatre bateaux mettait à la voile pour la Pointe-à-Pitre, chargé de vivres de toute espèce, de linge et de médicaments. Un jeune médecin, aussi distingué par son savoir que par son humanité, n'écouant que la voix de son cœur, abandonne sa clientèle, sa famille et ses amis, et s'embarque pour la Pointe-à-Pitre, où il pense que ses secours seraient aussi utiles que les vivres. M. Boudin va s'exposer aux horreurs d'une ville qui renferme la peste. La journée de vendredi se passe dans un triste affreux.

Le gouvernement n'avait reçu aucun rapport officiel. Tout se faisait d'après la lettre reçue de la Basse-Terre. Enfin, samedi matin, les lunettes signalèrent la Mouche, son pavillon était en berne. Plus de doute, le désastre devait être grand! La population entière se porta à la Place-Britin. On comptait les coups d'aviron des canots qui revenaient du bord. Les débarqués furent assaillis, on s'étouffait pour entendre les détails. La catastrophe était horrible! la ville de la Pointe n'était qu'un monceau de ruines! et pour comble de malheur le feu, le feu jaloux de voir l'œuvre de destruction s'accomplir sans son aide était venu se joindre aux ravages qui s'éroulaient, aux pierres qui écroulaient les blessés. Tout ce que l'imagination pouvait rêver de plus terrible n'approchait pas de la réalité. Les lettres reçues contenaient des récits affreux.

Il n'y eut dans Saint-Pierre qu'un cri de désolation; la terreur et la consternation étaient peintes sur tous les visages. Tous ceux qui avaient un ami, un parent dans la malheureuse ville de la Pointe s'informaient de ses nouvelles; Un tel? mort! Un tel? mort! — Un tel blessé? Et un tel? blessé aussi! Mon Dieu! mon Dieu! quel forfait si grand! avait donc commis cette ville infortunée pour la punir si cruellement.

Cependant la Mouche n'avait fait que confirmer la nouvelle; les principaux détails manquaient. Sa mission l'appelait à Fort-Royal. Mais des batiments

— Je ne puis le confier qu'à toi, répondit Eulalie en me lançant un regard.

— Mon cher, dis-je aussitôt à Saint-Laurent en abandonnant son bras, la valse que j'entreprends me semble charmante: je vais me rapprocher pour mieux l'écouter; je vous retrouverai tout-à-l'heure.

— Non pas! nous allons y aller ensemble. Reste donc! Eulalie sait bien qu'entre frères d'armes il ne peut y avoir de secret. Et, se penchant vers sa cousine, il ajouta: — N'est-ce pas que personne ici n'est de trop?

La jeune fille répondit avec une petite moue charmante: — Comme tu voudras.

— Voyons, parle, et ne le batte pas trop, reprit Arthur.

— Le magicien m'a dit d'abord que tu étais mon premier amoureux.

— Quant à cela, je ne le croirais pas de tout autre, parce que les jeunes filles ne disent jamais la vérité sur ce chapitre. Et après?

— Après, il m'a dit: Tiens, mon ami, je crois que les cartes ne disent pas toujours la vérité. Il m'a dit que tu m'aimais beaucoup.

— Il n'est pas besoin d'être sorcier pour devenir cela. Ici il y eut une pression de mains. La jeune fille respira avec un gros soupir: — Il m'a dit que nous nous quitterions dans huit jours.

— M. Mirobolando s'est trompé de six; n'importe!

— Que tu deviendrais général; qu'un de mes parents serait tué sur le champ de bataille par un boulet de canon, et qu'il aurait la croix.

E. Marco de Saint-Hilaire.

(La suite au prochain numéro.)

(Sic!)

arrivés aujourd'hui de ces lieux de desolation ont tout appris ! on n'en sait que trop !

La plume se refuse à retracer le tableau de cette destruction d'une ville, dont pas une maison n'est debout ! Pas une ?... et que l'incendie continué a ravager. Le peu de maisons en bois que le fléau avait épargné est la proie des flammes, qui ont fait autant et plus de victimes que le tremblement de terre lui-même. Des malheureux qui se trouvaient ensevelis dans les décombres, ne pouvant se dégager de dessous ces montagnes de ruines, atteints par le feu, voyaient s'évanouir toute chance de salut; des jeunes filles, des vieillards, des femmes, à moitié enterrés entre des blocs de muraille, demandaient des secours impossibles; car le feu qui s'avangait, comme une mer en furie, finissait par les engloutir. La violence de l'incendie éloignait ceux que leur courage et leur dévouement pouvaient exciter à tout braver pour arracher ces malheureux à cette mort horrible.

Samedi soir la ville n'était encore qu'une immense fournaise !... Enfin, pour terminer ce lugubre récit, voici une lettre écrite sur les ruines de la Pointe-à-Pitre à M. Brafon, négociant de notre ville. Elle du plus que toutes les phrases, que toutes les narrations possibles :

"J'ai reçu votre lettre, merci de ce souvenir; je me porte bien. Tout est ruiné ou perdu; tout ! Ce soir nous employons l'artillerie pour achever de jeter les murailles à bas, afin de sauver les travailleurs des éboulements probables.

"Depuis hier soir nous ne pouvons plus enlever nos cadavres, il y en a trop. Tout à vous.

BERTHEMET.

"11 février."

"Cette phrase, n'êtes-vous pas épouvantés en la lisant : Depuis hier soir nous ne pouvons plus enlever nos cadavres, il y en a trop.

"En effet, d'après les dernières nouvelles on les retirait par centaines des décombres; il y avait encore des rues entières que l'on n'osait pas déblayer tant on craignait d'en trouver.

Trois choses seules dominent les ruines de cette vaste nécropole. La façade de l'église écroulée est la debout avec son cadran qui marque dix heures trente-cinq minutes, heure à laquelle s'est accomplie la ruine d'une ville, l'anéantissement d'une population. Comme pendait à ce triste spectacle, sur un pan de mur d'une maison écroulée, un tableau conservé par miracle, un tableau représentant les ruines de Babylone !... Rien tant contrasté ! Et plus loin isolé, planant sur cette scène de desolation, le portrait du roi, seul préservé par un singulier hasard.

(La suite au prochain numéro).

Bâtiments non armés ou en construction dans les ports au 1er janvier.

(Suite et fin.)

6 corvettes de charge à batterie couverte, de 800 tonneaux, pour porter 21 canons.

Aurora, en refonte, Curavane, désarmée, Meuse; en const., Proserpine, en refonte, Rhône et Seine, en construction.

18 gabares.

Perdrix et Provençale 660 tonn., Giraffe 550, Astrolabe 380, dés., Durance, Garonne et Infatigable 380, en const., Zélé 380, Cyclope bombarde, Éclair id., Hecla id., Licorne, Volcan bomb. et Vulcain 300, Loiret, Mayenne, Ménagère et Pinture 262, désarm.

3 transports.

Dromadaire et Rhinoceros 925 tonn., Saumon 150, désarmés.

22 bâtiments à vapeur.

Frégate. — Descartes et Vauban 540 chev.; Coligny 450, 20 canons, en const., Infernal 450, en arm., Monge, Roland et Sané 450, en const.

Corvettes. — Cuvier 320 chev., 20 canons, désarm., Cassini et Chaptal, en fer, 220 ch. et 20 can., Colbert, Platon et Titan 220 ch. et 6 can., en const.

De rang inférieur. — Ardent 160 ch. et 6 bouc. à feu, dés., Brandon et Caton 160 ch., Brasier 100, 5 bouc. à feu, en const., Voyageur 80 et Alceste 60, 5 bouc. à feu, en armement, Éridan, en fer, et Salamandre 60 ch. et 4 bouc. à feu, en const.; Flambeau 80 ch. et 5 bouc. à feu désarmé.

RECAPITULATION GENERALE,

Bâtiments armés et autres.

Vaisseau	armés,	désarmés,	total,
Frégates	20	26	46
Corvettes	16	33	49
Corvettes	22	9	31

Bricks	25	27	52
Canonnières	6	3	9
Golettes, Cutters, Lougres	43	23	64
Corvettes de charges	13	6	19
Gabares	17	21	38
Bâtiments à vapeur	33	22	55
Total.	194	189	383

NOTA. Pour armer ces 383 sur le pied de guerre il faudrait un personnel de 87,000 hommes.

Maitre marins et cambusiers 81,000

Officiers militaires, commissaires, docteurs et élèves..... 6,000

Total 87,000

Et il ne resterait plus d'officier militaire dans les ports.

NOUVELLES DIVERSES

La correspondance générale de Madrid parle aujourd'hui des succès obtenus par le prince Jérôme Napoléon dans tous les salons de Madrid, et particulièrement dans ceux du régent; puis elle ajoute: "Ce sont les seuls succès auxquels ce prince aspire; rien n'est moins fondé que les prétentions qu'on lui a prêtées à la main de la reine." On pourrait ne point partager cette opinion. Le prince Jérôme Napoléon est par sa mère proche parent de l'empereur de Russie et cousin non très éloigné de la reine d'Angleterre. Il ne serait donc pas impossible que ces puissances eussent ensemble ou séparément l'idée d'une alliance qui conviendrait d'autant mieux au régent qu'elle lui offrirait une éclatante revanche contre la politique de cour que lui oppose le gouvernement français. Il ne s'agit que d'une supposition; mais l'empressement qu'on met à démentir des prétentions dont personne n'avait parlé sérieusement serait de nature à donner à cette supposition quelque valeur. (Sic.)

—Un journal du soir, la Patrie, en annonçant que M. Andry de Puyraveau, après ses revers de fortune, a trouvé une noble hospitalité et un refuge aspre auprès de M. Laffitte; publie les réflexions suivantes:

"C'est par des actes semblables que M. Laffitte répond à ces ignobles outrages, contre lesquels sa générosité tant éprouvée, ses nombreux bienfaits répandus sur tant de gens de tous les partis, auraient dû le mettre à l'abri. Si quelques écrivains, qui ne comprennent ni les grandes qualités, ni les grands services civils, le poursuivent de leur injures, le peuple, plus juste, n'oubliera jamais que c'est son appui qui a conduit Manuel à la tribune où il devait s'imortaliser dans la défense de la cause nationale, et que c'est sa générosité qui donne encore aujourd'hui une retraite douce et honorable à un vieux serviteur du pays, moins illustre que le sublime orateur, mais non moins ardent ami de la liberté et de la grandeur de la France. (Idem.)

—Une solennité scientifique et industrielle a réuni hier une société choisie dans les bureaux de la compagnie formée pour l'exploitation des flammes du bananier. Une série d'expériences décisives a captive pendant trois heures consécutives l'attention et les sympathies de l'assemblée, qui était composée de notabilités scientifiques, de riches créoles, d'armateurs et des principaux fabricans de papier. Trois délégués de nos colonies assistaient à cette séance; qui a complètement résolu une question de la plus haute importance, surtout pour nos possessions d'outremer. (Idem.)

AFRIQUE FRANÇAISE.

On écrit d'Alger, 25 février:

"Le général Changarnier vient encore de se mettre en mouvement pour tâcher de renouer contre Ben-Aïss —el-Beikuni, qui, au dire de quelques Arabes de l'intérieur, serait parvenu à réunir un millier d'hommes. Deux bataillons et deux escadrons sont partis pour aller renforcer le général Changarnier.

"M. le colonel Picoucaud est rentré le 17 à Cherchel, après avoir parcouru, avec trois bataillons, le territoire des Beni Menessar. Chargé de dévaster le pays, il a détruit plus de 6,000 pieds de figuiers et d'orange s. L'ennemi a opposé de la résistance, surtout à la Zaouia des Beni Menessar. Cette courte sortie nous a coûté douze hommes, et parmi eux M. Bernard, lieutenant au 38^e de ligne.

"Le général Bar, qui, pendant ce temps, opérait pour faire sa jonction avec le colonel Regault, a obtenu des succès importants partout où il s'est présenté, et cela sans coup-féir."

—L'arrivée du paquebot du Mexique a dissipé toutes les illusions auxquelles s'étaient livrés les créanciers de cet état. Il est constant que le trésor du Mexique est épuisé et que les augmentations du tarif ont encore diminué ses ressources. Le gouvernement ne peut même pas payer 5 p. 0/0 pour sa dette active actuelle. Tous les tableaux des récépissés de la douane, publiés jusqu'à ce jour, sont faux.

VARIETES.

LA BASCULE.

AIR: De la Codaquin.

Comme faiseur de bôhs tours
Notre système cumule,
Mais son plus complet toujours
Fut celui de la bascule.
Voyez-le nous offrir tantôt
Et Guizot et Thiers, et Thiers et Guizot:
L'un avance, l'autre recule,
Et l'on sert ainsi les gens à souhait:
Ca, Thiers vous déplaît?
Bien! Guizot est prêt;
Un coup de bascule, et le tour est fait.

Vraiment, c'est plaisir de voir
Quelle souplesse admirable.
A s'élever comme à cheoir
Met ce couple incomparable
L'un des deux craint-il le folâ,
L'autre aussitôt dit: "Messieurs, me voilà"
On s'exclame: "C'est adorable!"
Du triple pouvoir l'accord est parfait!"
—Guizot vous déplaît?
Eh bien! Thiers est prêt;
Un coup de bascule, et le tour est fait.

Devant nos bons ennemis,
Malgré sa mine si fière,
Certes, Thiers se fut soumis
Aussi bien que son confrère;
Mais on trouvait à l'étranger
L'air du foutriquet un peu trop léger:
—Soit! puisque l'Anglais le préfère,
Qu'un autre au pacha coupe le siffet!
Ca Thiers vous déplaît?
Bien! Guizot est prêt;
Un coup de bascule, et le tour est fait.

Les gauchistes de crier
Quand vint la loi des bastilles:
"Veut-on nous mystifier
Ainsi que des Mascarilles?"
Voter un projet si mauvais!
Surtout quand Guizot l'apporrait, jamais!
—Messieurs, laissez-là vos bisbilles
Et votez avec votre foutriquet!
Guizot vous déplaît?
Eh bien! Thiers est prêt;
Un coup de bascule, et le tour est fait.

Au sujet d'une union
Dont on fait une amusette,
Voici que sur l'horizon
Thiers relève encor la tête;
Le pauvre homme arrive trop tôt;
Mais quand il faudra que maître Guizot
Fasse à son tour la bitouette,
On dira tout est signant soit arrêté:
Guizot vous déplaît,
Eh bien! Thiers est prêt;
Un coup de bascule, et le tour est fait.

L. DEL...
(Charivari)

Arrivées du 30 mai

Rio-Janeiro, brick américain Howard, avec cargaison; suit pour Buenos-Ayres.
Londres; brick de norw. Grimbis.
Malonado, golette alle. icanté Figillante, avec bestiaux.

AVIS DE POLICE.

Par ordre de M. le chef politique et de police, on prévient le public qu'à dater de ce jour, 22 mai, les amendes qui seront imposées, pour contravention aux édits de police en vigueur ne devront être payées que d'après un reçu imprimé qui énoncera la valeur, et sera signé par le sousigné, et le commissaire respectif, et scellé du sceau du département.

Mort video, 22 mai 1843.

MEÑDEZ.

Aux amateurs des talents et secrets, intéressants Mr. Le Centre s'engage d'apprendre aux amateurs la manière de gagner beaucoup d'argent dans peu de temps.

1. Pour apprendre à faire la poudre à Canon et de chasse.
2. Idem pour graver sur le marbre avec facilité.
3. Idem pour la poudre de fusils à piston.
4. Idem pour faire la poudre de Jupiter tonnant.
5. Idem pour faire le Cidre à la perfection.
6. Idem pour faire du bon vinaigre avec de l'eau.
7. Idem pour Graver sur le fer blanc.
8. Idem pour Graver sur le fer ou acier.
9. Idem pour Graver sur les ocufs d'autruche.
10. Idem pour argenter le Cuivre solide neut.
11. Idem pour Cuivre le fer.
12. Idem pour faire les arbres de Saturne.
13. Idem pour changer le vin rouge en blanc.
14. Idem pour souder le marbre rompu.
15. Idem pour fondre à l'instant une Barre de Fer.

Les personnes qui voudraient bien l'honorer de leur confiance s'adresseront chez Lebevre en face M. Roullier au café de la Cocarde de 9 heures du matin, jusqu'à 4 heures du soir, etc. etc.

Les personnes faisant partie du Régiment des Volontaires Français sont priées de réclamer de leurs capitaines respectifs, leurs bulletins d'inscription, afin d'obtenir de Mr. le Chef de Police l'exemption de la patente extraordinaire imposée aux neutres.

On trouvera à l'imprimerie du *Patriote* réunis dans une seule feuille la *Marseillaise*, le *Chant du Départ*, le *Veillons au salut de l'Empire* et la *Parisienne*.

AUX VOLONTAIRES FRANÇAIS.

Nous invitons les volontaires français qui voudront faire partie de la compagnie auxiliaire d'artillerie sous le commandement du capitaine Alazard, à se faire inscrire hors du marché, maison Estevès, près du Café de l'Uruguay.

AVIS A MES COMPATRIOTES

Et aux défenseurs de la liberté.

A dater de ce jour, lorsque la légion prendra les armes, il y aura un dépôt d'armes, de gibernes et de munitions, au bureau de l'Etat

Major pour tous ceux qui, n'ayant pas pris les armes, voudraient concourir à la défense de la noble cause à laquelle nous nous sommes dévoués pour protéger nos vies, celles de nos familles, et conserver un bien être acquis avec tant de peines et de travaux.

Le colonel des Volontaires Français,
THIEBAUT.

AVIS DIVERS.

Nous avons déjà eu l'honneur de prévenir le public de l'infidèle conduite du nommé Etienne Lacassie, habitant d'Oloron (Basses-Pyrénées), employé de notre maison, que nous avons mis à la disposition de la police pour cause de vols; et où il attendait instruction de son procès, nous avons même annoncé que, n'ayant pu obtenir de lui le aveu complet de ses fautes, les personnes qui auraient eu quelques relations d'affaires avec lui en dehors de notre maison, étaient priées de nous en donner connaissance; étant à la recherche de plusieurs objets importants qui ont été volés par lui et qu'il aurait pu vendre.

Ce jeune homme s'est échappé des mains de la justice qui est à sa recherche, c'est pourquoi, et avec son autorisation, nous réitérons aux personnes qui pourraient le connaître, notre invitation de nous donner avis des relations qu'ils auraient pu avoir avec lui et à le faire arrêter en quel lieu où il se trouve.

Une récompense sera remise à la personne qui pourra indiquer la retraite de cet individu.
Montevideo; le 25 mai 1833.

P. S. Les personnes qui auraient quelques éclaircissements à donner sur ledit Etienne Lacassie pourront s'adresser à la Tienda de la Ville de Paris, rue Zava.

Polhier et Lelourneau.

LEGION DES VOLONTAIRES FRANÇAIS.

Le capitaine de la 3e compagnie du 4e bataillon fait savoir à toutes les personnes inscrites dans sa compagnie, et qui n'ont pas reçu leurs habillements, de vouloir bien passer chez M. Bruel, rue du 25 Mai (près la Buena Vista), où il leur en sera délivré.

Le commandant de la compagnie.
LATOUR.

On demande une servante basque Française pour la cuisine, et le soin de ménage. On est susceptible à une bonne conduite et à la confiance. S'adresser rue del Cerrito.

AVIS.

Les Dames Françaises, qui se sont occupées de la souscription pour l'Hôpital, désireraient que, pour diminuer les fatigues auxquelles elles se sont généreusement soumises, une souscription à domicile fut ouverte chez l'une d'elles.

C'est pour ce motif qu'une souscription est ouverte chez Mme. Viglezzi, rue Rincon.

AVIS.

On désire trouver un français qui voudrait se charger de perfectionner deux enfants un de 13 ans et l'autre de 10 dans l'écriture et l'arithmétique. S'adresser rue del Cerrito, ou rue Ituzaingó, celui qui le désire n'a qu'à se présenter pour y faire les conditions.
B.

AMA DE LECHE.

Una Italiana desea un niño para criar, la persona que la necesite para dicha ocupacion ocurra al Cuartel de los Italianos, en la de la Buena-Vista, ó en casa del Sr. Doneta en donde daran razón.

AVIS.

Maison Honoré Gasparin, platero, rue del Rincon, on achete or vie ux, argent et cuivre.

HOPITAL FRANÇAIS.

On souscrit pour l'hôpital français chez M. Viglezzi, rue del Rincon.

AVIS.

On vient d'imprimer, à l'imprimerie de la Charité, un ouvrage intitulé :

INSTRUCTIONS D'INFANTERIE,

qui comprend celle des recrues, le manuel des guidés, et la tactique des éclaireurs, extraits de la dernière édition de Valence, avec 29 gravures lithographiées, qui indiquent les signes du commandement avec l'épée ou la canne.

Il se vend à ladite imprimerie, et chez Domech ou chez Varela, place de la Constitution

AVIS.

Une souscription, pour l'hôpital français, est ouverte chez M. le président de la commission de santé, rue Colon (ancien consulat),

AVIS IMPORTANT:

On demande des ouvriers, maçons et manoeuvres pour l'hôpital Français. S'adresser maison neuve de D. Juan Maria Pérez, à côté du marché. On désire qu'ils fassent partie des Volontaires Français. Ils seront exemptés de service, et leur ouvrage leur sera payé.

VENTE.

On désirerait vendre à Buenos-Ayres l'établissement de serrurerie et armurerie de MM. Richard et Demet, situé rue de la Fédération (Plaza), à 2 1/2 cuadras de la place de la Victoire.

S'adresser à M. Couturier au magasin de meubles rue de Treinta y tres en face du café du Commerce.

On vendrait séparément l'atelier de serrurerie avec ses dépendances, ou bien les deux ensemble.

AVIS AU PUBLIC.

M. Frédéric, traiteur, rue del Cerrito, prévient les personnes qui voudront bien l'honorer de leur confiance qu'il continue comme auparavant à prendre des pensionnaires en ville, et qu'il fera de son mieux pour les contenter.

Il a été perdu le 6 mai un porte cigarras en paille contenant une papelette et un certificat d'exemption de service au nom de Thénard Gilbert Antoine. — La personne qui l'a trouvé est priée de le remettre au Bureau de journal; il aura une récompense, s'il l'exige.

AVIS A MM. LES OFFICIERS.

A l'armurerie de Monet l'on vend des sabres avec ceinturon à 6 patacons-

Bataillon des Volontaires Français.

Le Bureau d'Etat major du Bataillon est installé rue St. Charles, maison Pernin à côté de la Police en face le magasins du Pavillon Français.

Le Gerant Jh. REYNAUD.

Imprimerie Oriental, dirigée par Jh. REYNAUD.

